

SONALLAH IBRAHIM

Turbans et chapeaux

roman traduit de l'arabe (Egypte)
par Richard Jacquemond

ACTES SUD

I

Dimanche 22 juillet 1798, midi

Chaleur étouffante, atmosphère chargée de poussière. Je me jette dans la foule en furie. Dégoulinant de sueur, je trébuche sur un obstacle au milieu de la rue : un amoncellement d'ordures. Depuis que les Français sont aux portes du Caire, on ne balaie et on n'arrose plus. Je serais tombé si quelqu'un à côté de moi ne m'avait rattrapé et tiré par le bras. J'ai ramassé mon turban tombé à terre, l'ai remis en place et j'ai enfilé les rues et les ruelles : le marché aux poissons, le caravansérail du blé, celui du riz, la Mosquée suspendue, les caravansérails du lin, des huiles, celui de l'Ezbekieh, celui des drapiers, la rue des tondeurs, la rue des Nubiens, le relais des ânes, la mosquée Aboul-Elaa.

On a appris hier la défaite de Mourad bey à Embabeh. Omar Makram, le syndic des chérifs, est sorti de la Citadelle en brandissant l'étendard que les gens du peuple appellent le drapeau du Prophète. Des milliers d'hommes armés de bâtons et de gourdins le suivaient. Puis venaient les confréries soufies avec tambours, flûtes, drapeaux et coupes, et même, fermant le cortège, les infirmes, les mendiants et les aveugles, les tuberculeux et les lépreux. Boutiques et marchés, tout était fermé. Tout ce monde convergeait vers Boulaq pour

rejoindre Ibrahim bey, qui avait rassemblé ses mamelouks pour affronter les Français. Les communautés et les corporations s'étaient réparties les lieux, investissant mosquées et bâtiments abandonnés, dressant des tentes dans les espaces libres. Ceux qui le pouvaient pourvoyaient aux besoins des autres. Des marchands avaient équipé des groupes de Maghrébins et de Syriens*¹ en armes et munitions. Tout cela n'a servi à rien : Ibrahim bey a été vaincu et a pris la fuite. Et le grand reflux vers la ville a commencé.

Je joins ma voix au concert de prières : "Dieu clément, protège-nous du malheur !" On crie derrière moi : "Attention !" Je me retourne : un jeune mamelouk à cheval se fraie un chemin entre les fuyards, renversant les uns et piétinant les autres. Il porte un turban roulé autour d'un grand tarbouche, son saroual rouge et sa tunique sont maculés de sang. Je me plaque contre le mur. Il se penche en avant, brandit son sabre, accroche le turban d'un passant et éclate de rire. Privée de turban, sa victime révèle un crâne rasé à l'exception d'une longue mèche. Le mamelouk brandit à nouveau son sabre dans ma direction. Je me jette à terre et, n'osant pas lever la voix, je le maudis en moi-même.

Quand il s'est éloigné, je me relève et, le bout de ma *gallabieh* entre les dents, me remets à courir. Je dépasse un entrepôt de blé, puis le magasin de lin importé d'Allemagne qui appartient à la seconde femme du cheikh Jabarti, puis sa maison près de la mosquée Mirza Chorbagui, où il prend ses quartiers d'été – mais cette année, il ne s'y est pas encore installé.

Les caravansérails se succèdent : coton, henné, sucre, safran, café, gomme arabique, ivoire. Puis des

1. Les mots suivis d'un astérisque sont expliqués dans le glossaire en fin d'ouvrage, p. 277.

ruelles si étroites qu'on ne peut s'y croiser à deux, des traverses tortueuses où celui qui ne connaît pas parfaitement le quartier est assuré de se perdre. Des femmes hurlent dans les maisons. Des hommes se hâtent, leurs bagages sur la tête. Des femmes tête nue, leurs enfants sur les épaules.

Le quartier presque inhabité du Maqs. Une femme, le foulard rejeté derrière les épaules, un baluchon sur le dos. Des vieilles paysannes en gallabieh noires, des hommes décharnés, vêtus de tuniques bleues nouées à la taille par des cordes de lin grossier. L'étang de l'Ezbekieh, bordé des villas des princes et des notables. Des domestiques entassent les bagages sur les chameaux. Des gens trottent sur leurs baudets.

Je fais le tour de l'étang, manque heurter une mule montée par un vieux cheikh. Un groupe de janissaires le rattrape. On reconnaît les soldats du *wali** turc à la plume à deux branches accrochée au-dessus de leurs couvre-chefs. L'un d'eux arrive à la hauteur du vieillard, le renverse, s'empare des rênes et tire la mule à lui.

J'aide le vieil homme à se relever ; il pleure sa mule volée. Je reprends ma course. Le soleil est moins fort. Voilà le Mouski. Je joue des coudes sur le pont sur le canal du Khalig qui semble près de s'effondrer sous le poids de la foule, parcours toute la rue Achrafieh jusqu'à la rue Ghourieh, bifurque dans la Sanadiqieh et m'engouffre dans la porte ouverte du quartier. La porte de l'école Sinanieh où mon maître a fait ses études est fermée. Face à elle, le caravansérail du sultan Inal, lui aussi fermé ; à côté, la maison du maître. Je m'arrête, à bout de souffle, au pied des moucharabieh aux volets clos.

Une porte cochère entrebâillée, un passage étroit à côté d'un banc taillé dans la pierre, puis une autre porte qui donne sur un vaste patio orné en

son centre par un petit jardin. Le cheikh Abderahman el-Jabarti est debout devant l'entrée intérieure de la maison, son chapelet dans la main. Il a l'air extrêmement inquiet. Son fils Khalil, qui n'a pas encore dix-sept ans – deux ans de moins que moi –, est à ses côtés, ainsi que Mansour, son esclave noir, les mains croisées sur la poitrine et les yeux rivés sur ceux de son maître, pour aller au-devant de ses désirs et de ses ordres.

Jaafar, le serviteur, accourt, une jarre d'eau à la main. Je fais le récit des événements à mon maître. Les mamelouks se sont battus courageusement. Après avoir fait feu avec leur carabine, ils la rangeaient sous leurs cuisses, tiraient de leur pistolet qu'ils jetaient ensuite à leurs écuyers, puis ils tiraient une de leurs flèches mortelles de bois de palme, et enfin chargeaient l'ennemi de leur épée courbe, voire de deux épées à la fois, les rênes entre les dents. Mais ils ont dû reculer devant les Français qui étaient curieusement disposés en carrés.

— Et Ibrahim bey ? s'enquiert le cheikh.

— Il a pris la fuite.

Le visage de mon maître, dont le teint mat révèle les origines abyssiniennes, se détend. Il laisse échapper un rire sec.

— Voilà nos deux émirs rivaux réunis dans la défaite.

Je parcours du regard la petite cour en partie couverte. La mule de mon maître est harnachée et bâchée d'un gros coffre. Un autre est arrimé sur un âne. Il a donc l'intention de se rendre dans une des deux maisons qu'il a héritées de son père, le cheikh Hassan, près d'Ebzarieh, au bord du Nil, et du côté du lac Ratli, entre fermes et vergers. Mais il annonce qu'il va quitter la ville et s'installer dans son domaine d'Ebyar jusqu'à ce que le calme revienne.

Je lui adresse un regard interrogateur.